

Alma Lingua. Impact de la maîtrise de la langue d'enseignement sur la réussite à l'université

Muriel Delforge

Volume 25, numéro 2-3, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1088321ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1088321ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ADMEE-Canada - Université Laval

ISSN

0823-3993 (imprimé)

2368-2000 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Delforge, M. (2002). *Alma Lingua*. Impact de la maîtrise de la langue d'enseignement sur la réussite à l'université. *Mesure et évaluation en éducation*, 25(2-3), 41–46. <https://doi.org/10.7202/1088321ar>

Alma Lingua. Impact de la maîtrise de la langue d'enseignement sur la réussite à l'université

Muriel Delforge

Thèse de doctorat présentée par Muriel Delforge devant un jury composé de Pol Dupont (Université de Mons-Hainaut, promoteur), Marie-Louise Moreau (Université de Mons-Hainaut, promotrice), Huguette Desmet (Université de Mons-Hainaut), Germaine Forges (Université de Mons-Hainaut), Cathy Huet (Université de Mons-Hainaut), Dominique Lafontaine (Université de Liège) et Philippe Parmentier (Université Catholique de Louvain), en septembre 2002.

Problématique

Depuis une trentaine d'années, un pan entier de la documentation en sciences de l'éducation s'attache à la description et à l'analyse des mécanismes complexes qui président à la réussite ou à l'échec dans le premier cycle universitaire.

Il est possible de distinguer, parmi les variables qui entrent en jeu, celles qui, au seuil du cursus universitaire, doivent être considérées comme autant de données non modifiables : peuvent être versés dans cette catégorie l'appartenance sociale, le sexe, l'histoire scolaire antérieure. D'autres, au contraire, naissent de la rencontre de l'étudiant avec l'institution : il s'agit notamment de la perception de la discipline, des attentes professorales et, plus largement, du contexte académique. Enfin, un dernier type d'éléments, pour lesquels nous proposons la dénomination «variables traces», regroupe des indicateurs qui, pour être corrélés avec la réussite, ne peuvent raisonnablement en être considérés comme les déterminants premiers. La place occupée dans l'auditoire, la date d'inscription et, dans une certaine mesure, la participation aux activités facultatives appartiennent à cet ensemble.

Démêler l'écheveau de ce jeu de variables relève de la gageure, au moins pour deux raisons : d'une part, l'examen de la documentation existante – et elle est volumineuse – nous montre à quel point l'impact des variables prises en considération est hautement contextualisé. Ce qui constitue un adjuvant certain dans un environnement particulier peut se révéler d'une totale inanité ailleurs. D'autre part, à situation identique, l'effet net d'un comportement

diffère en fonction de la configuration générale. Au total, il importe d'aborder la question des mécanismes de réussite et d'échec avec précaution, sans perdre de vue le fait que les différents facteurs que l'on considérera entretiennent entre eux des relations de type systémique.

Notre projet était de contribuer à la connaissance de ces processus en investiguant le lien existant entre maîtrise linguistique et réussite à l'université. Parmi les raisons qui ont présidé au choix de cet objet de recherche, nous souhaitons épinglez les trois considérations suivantes. Premièrement, dans le discours des enseignants, la place des performances linguistiques dans l'explication de la réussite ou de l'échec est considérable. Un premier souhait était de quantifier cet impact et ainsi de voir si cette importance est justifiée. Deuxièmement, alors que la question des usages différenciés et de leur impact sur la performance scolaire est bien documentée pour d'autres ordres d'enseignement, l'information manque pour l'enseignement universitaire. En effet, si l'on trouve sans trop de peine des recherches faisant état, d'une part, du taux de réussite en fonction de l'appartenance sociale et, d'autre part, de corrélations entre les résultats à des tests linguistiques et la performance en fin d'année, ces données n'avaient pas, jusqu'ici, été triangulées. C'est pourquoi notre dispositif de recherche prévoit la prise en considération simultanée de ces trois données.

Au-delà de l'aspect strictement linguistique, nous notons qu'à travers le langage, spécialement dans sa modalité écrite, transparaissent un type de relations sociales et une conception du savoir particuliers. Dans le cas de l'enseignement universitaire, les discours, principalement parce qu'ils sont consubstantiels à l'activité de recherche, font un usage particulier des ressources de la langue. En ce sens, ils constituent une norme, potentiellement génératrice d'insécurité.

Contribution empirique

Notre échantillon est composé des étudiants qui entamaient leurs études universitaires en 2000 dans l'une des cinq facultés de l'Université de Mons-Hainaut. Les passations ont eu lieu en amphithéâtres, ce qui induit indéniablement un biais dans la représentativité. Tous ont rempli un questionnaire papier-crayon comprenant un test d'orthographe et une épreuve de vocabulaire. Dans les deux cas, il a été demandé aux étudiants de prédire le score obtenu; un sous-échantillon a également présenté une épreuve informatisée de compréhension en lecture.

Les résultats du test d'orthographe discriminent les facultés entre elles: les meilleurs résultats sont récoltés par les futurs interprètes et, dans une moindre mesure, par les étudiants en médecine. À l'opposé de ces brillantes performances se trouve la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation. On n'observe pas de différence entre orthographe d'usage et orthographe grammaticale et, quel que soit le niveau de performance, les difficultés s'ordonnent globalement de la même manière. Au jeu des croisements, l'étude des langues anciennes ou modernes paraît être un avantage, tout comme l'appartenance sociale: les fils ou filles d'un père universitaire obtiennent des résultats significativement meilleurs que les étudiants dont le père n'a pas fréquenté l'enseignement supérieur. Observées par le biais du diplôme le plus élevé obtenu par la mère, les choses apparaissent tranchées entre les étudiants dont la mère possède un diplôme de l'enseignement supérieur (universitaire ou non), qui obtiennent de meilleures notes, et ceux dont ce n'est pas le cas.

L'épreuve de vocabulaire, dont il faut souligner d'emblée le niveau de difficulté, présente la particularité d'avoir généré un certain nombre d'abandons, particulièrement à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation. C'est justement dans cette faculté que les résultats sont les moins bons, significativement en deçà de la performance des autres groupes. L'École d'interprètes internationaux obtient toujours les meilleurs scores, mais fait cette fois presque jeu égal avec la Faculté de médecine et celle des sciences. Pour cette épreuve, les garçons sont meilleurs que les filles. Les étudiants qui ont suivi une option mathématiques fortes présentent également des scores plus élevés. L'appartenance sociale s'avère déterminante, de manière encore plus flagrante que dans le cas du test d'orthographe: les enfants de père universitaire surpassent tous les autres et, si l'on se reporte au diplôme de la mère, cette supériorité des universitaires s'exerce sur les deux groupes les moins diplômés; de plus, les étudiants dont la mère détient un titre de l'enseignement supérieur non universitaire sont significativement meilleurs que ceux dont la mère est diplômée seulement de l'enseignement secondaire.

Tant en orthographe qu'en vocabulaire, un quart des étudiants parviennent à formuler une prédiction réaliste de leur score. Parmi les prédictions irréalistes, la surestimation est l'attitude la plus courante. Pour l'épreuve de vocabulaire, les erreurs de prédictions extrêmes sont plus nombreuses que dans le cas du test d'orthographe. Nous notons avec intérêt que ce sont les étudiants dont les performances sont les moins bonnes qui ont le plus tendance à se surestimer. Si cette remarque s'applique aux deux tests, c'est particulièrement vrai pour l'épreuve de vocabulaire.

Dans l'épreuve informatisée de compréhension en lecture, les étudiants de la Faculté de médecine se révèlent les meilleurs, mais ils se caractérisent également par un temps beaucoup plus important consacré à la lecture du texte, ce qui peut être interprété comme la manifestation d'un phénomène attitudinal. Les meilleures performances pour ce test ont été réalisées par les étudiants qui ont précédemment étudié les langues anciennes et les mathématiques de manière intensive. Avoir suivi une option langues modernes serait plutôt un inconvénient.

Le questionnaire nous a également permis de récolter un certain nombre de données relatives aux comportements de lecteurs et de scripteurs des étudiants. Les plus grands lecteurs sont en médecine, à l'École d'interprètes internationaux et en psychopédagogie. Ils sont rares chez les futurs économistes. Si l'appartenance sociale ne crée par d'opposition significative, le sexe entraîne des différences considérables (les filles étant de plus grosses consommatrices). Si la correspondance (courrier électronique ou courrier papier) est une activité assez répandue, la tenue d'un journal intime ou la rédaction de poèmes et de nouvelles sont plus rares, puisque ces activités n'intéressent qu'un étudiant sur six ou sur cinq. La fréquence de ces pratiques diffère d'une faculté à l'autre: on trouve peu d'épistoliers chez les futurs économistes, beaucoup chez les futurs interprètes; si la tenue d'un journal intime est loin d'être une activité marginale en psychopédagogie, elle est presque inconnue en sciences et en sciences économiques. Disposer d'une adresse électronique est fréquent en sciences économiques, en sciences et à l'École d'interprétariat. Si les poètes et les nouvellistes se trouvent en nombre plus important qu'attendu en Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, l'inverse est vrai en économie. Toutefois, comme c'était le cas pour le comportement de lecteur, le sexe et l'appartenance sociale se révèlent être des variables prégnantes dans cette description.

Nous disposons également d'une information sur l'importance reconnue par les étudiants à la maîtrise linguistique dans leur possible réussite ou leur potentiel échec. Si cette importance est grande aux yeux des futurs interprètes, ailleurs, la position majoritaire penche plutôt pour un impact limité. En sciences et en sciences économiques, la proportion d'étudiants qui ne voient pas en quoi la maîtrise du français interviendrait en quelque manière que ce soit dans l'issue de leur année est loin d'être négligeable.

Nous en venons à l'établissement du lien avec la réussite.

L'analyse descriptive et les analyses factorielles nous dressent le tableau suivant : dans toutes les facultés, les étudiants qui récoltent les meilleures performances aux tests linguistiques présentent des taux de réussite supérieurs. L'impact du réalisme dans l'estimation de la note d'orthographe et de vocabulaire est également patent : les étudiants qui ont émis un pronostic en deçà de leurs possibilités réelles ont également un taux de réussite accru. L'inverse se vérifie également : le groupe des étudiants qui se surestiment réussit moins fréquemment. Ne reconnaître aucun rôle à la maîtrise du français induit systématiquement un taux de réussite moindre. Spécifiquement, les analyses factorielles nous informent sur le poids considérable des variables sociobiographiques et particulièrement du passé scolaire. On voit même se dessiner des profils presque rédhibitoires comme être en sciences ou en sciences économiques et ne pas avoir suivi d'option mathématiques fortes dans le secondaire. L'appartenance sociale prend une importance plus ou moins grande selon la faculté, mais globalement, l'avantage des enfants d'universitaires est indéniable, comme, dans une majorité de cas, le handicap des étudiants dont les parents sont peu ou pas diplômés. Par les proximités qu'elles nous permettent d'observer, les analyses factorielles nous montrent l'interdépendance des conditions structurelles liées à la réussite et également l'interdépendance des performances linguistiques et du réalisme concernant ces performances. Lorsque l'on prend en considération le pourcentage obtenu à la session délibérative, les modèles de type « toutes choses étant égales par ailleurs » nous informent sur le poids respectif de l'appartenance sociale, du passé scolaire et des résultats aux tests d'orthographe et de vocabulaire. Dans les cinq facultés, les performances scolaires antérieures sont très prégnantes, le plus souvent par le gain qu'elles procurent plus que par la perte qu'elles entraînent. En Faculté de médecine et en Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, l'impact de l'appartenance sociale est considérable. Les tests linguistiques amènent un gain important en médecine, en sciences et sciences économiques. Leur impact est beaucoup plus limité en psychologie et sciences de l'éducation. Chez les futurs interprètes, l'orthographe n'est pas un objet de distinction ; par contre, une bonne performance en vocabulaire entraîne un gain substantiel. Au total, dans quatre facultés sur cinq, l'orthographe est le prédicteur qui amène le moins de variations. Partout, la performance en vocabulaire intervient de manière importante dans l'équation de régression.

Conclusion

Les étudiants qui entament leur parcours universitaire présentent des compétences en français très différentes. Cela est vrai d'une faculté à l'autre, mais également au sein d'une même faculté. Le niveau de ces compétences est, en grande partie, socialement déterminé. Nous pouvons dire que de bonnes performances, tant en orthographe qu'en vocabulaire, accompagnent la réussite. En ce qui concerne l'orthographe, le fait qu'elle joue un rôle déterminant est bien moins évident que ce n'est le cas pour le vocabulaire. Le poids de l'appartenance sociale sur la réussite est important, bien que variable d'une faculté à l'autre. La qualité scolaire, mesurée par l'enseignement secondaire, est la variable structurelle la plus prégnante.

Au-delà de l'intérêt que représente l'étude du lien entretenu par les sous-compétences linguistiques et la réussite, il importe de ne pas perdre de vue que le rapport au langage est indissociable de ses composantes sociale et épistémologique. En ce sens, la langue constitue une excellente voie d'entrée pour renforcer les processus d'affiliation (versant social) et favoriser la construction des savoirs (versant épistémologique).